

III – De la Technè à la Technoscience

Leçon 8

Disparition du savoir-faire et de la main

1. *Le savoir-faire n'est pas science appliquée.* – Les arts de produire diffèrent des arts de connaître en ce que la connaissance des méthodes ou procédés opératoires ne suffit pas à permettre de les appliquer. Les raisons en sont multiples, mais la principale est que dans l'ordre du faire, savoir est pouvoir. Il ne suffit pas de dire qu'on ne sait vraiment faire quelque chose que lorsqu'on a mis les règles à l'épreuve de la pratique, il faut aller jusqu'à dire que c'est en l'exécution même que le savoir consiste. [...] Tout véritable art de faire se distingue du simple savoir en ce qu'il exige que l'esprit obtienne du corps l'exécution de certaines opérations. Ces opérations sont telles qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour être capable de les accomplir. — Étienne Gilson, *Introduction aux arts du beau* (1963).

2. *De la lucidité de l'usage à l'obscurité de l'utilisation.* – Dans l'ère moderne de la technique, chaque jour nous utilisons de multiples appareils dont l'invention met en jeu et la production en œuvre des savoirs complexes. Si fréquente soit-elle, et à nous devenue comme nécessaire, cette utilisation ne suppose ni ne donne, dans la plupart des cas, la moindre lumière sur leur fonctionnement ni sur leur constitution. Nous ne sommes pas instruits de la majorité de nos instruments quotidiens, et nous n'avons du reste pas besoin de l'être puisqu'à leur complexité croissante répond souvent une utilisation de plus en plus simple, qui peut ne consister qu'à presser un bouton. L'utilisation ne gage aucun savoir-faire, à moins d'appeler abusivement de ce nom des gestes aussi aveugles qu'indigents. Et seraient-ils, du fait de nos connaissances, moins aveugles qu'ils n'en seraient pas, comme gestes, moins indigents. Et si nous voulons être éclairés sur un appareil, nous n'irions point trouver ceux qui l'utilisent, ni même ceux qui le fabriquent, mais les ingénieurs et les techniciens qui l'ont projeté et calculé. [...] À cette obscurité de l'utilisation s'oppose la lucidité de l'usage. Elle fut, dans la méditation de Platon et d'Aristote, un lieu fondamental. [...] « Ainsi donc [écrit Thomas d'Aquin commentant la *Physique* d'Aristote] il est manifeste que l'art qui donne forme préside à l'art qui fait ou dispose la matière ; et l'art qui use de la chose artificielle déjà produite préside à l'art qui donne forme. » À l'architecte naval, c'est le pilote qui indique ce qu'il doit faire, et l'architecte au bûcheron. Le dernier, l'usager, est le premier, car lui seul proprement sait, pour l'avoir appris, ce que la chose doit « donner ». Pour l'avoir appris, c'est-à-dire pour s'être lui-même, *corps et âme*, dans son activité, donné. Adonné, abandonné à elle. S'y entendre est encore entendre, encore et toujours. Des mains nous écoutons les possibilités des choses muettes, et c'est aux mains qu'elles parlent. Le gouvernail ne dit rien à qui n'est pas pilote, ni la selle à qui n'est pas le cavalier.

Jean-Louis Chrétien, « Lucidité de l'usage », in *Promesses furtives* [2004].

3. *Du management scientifique : la grande divergence entre faire et penser.* – Staline était un grand fan de Taylor, de même que les initiateurs du premier programme de MBA à Harvard, où l'auteur dut invité à donner un cours tous les ans. Comme l'explique Taylor, « les managers assument [...] le fardeau de collecter de la savoir traditionnel accumulé tout au long du passé par les travailleurs et de classifier, tabuler ce savoir et le réduire à des règles, des lois, des formules ». C'est ainsi que le savoir professionnel dispersé est concentré entre les mains de l'employeur, puis resservi aux travailleurs sous la forme d'instructions détaillées leur permettant d'exécuter une *partie* de ce qui est désormais un *procès* de travail. Ce